

« aucun sujet de crainte, ils transgressent toutes  
« les lois et font passer sur mes épaules toutes  
« sortes d'œuvres mauvaises. En moi rentre, pour  
« ma honte, ô Seigneur, tout ce que produit la  
« pourriture des corps. Moi qui reçois tout, je  
« voudrais aussi recevoir Dieu. Accorde cette  
« grâce à la terre et, si tu ne viens pas toi-même,  
« car je ne puis te contenir, qu'il me vienne du  
« moins une sainte effluve de toi. Que la terre  
« devienne le plus glorieux des éléments, et puis-  
« qu'elle seule donne tout à tous, qu'elle puisse  
« s'honorer d'avoir reçu tes dons.

« Ainsi parlèrent les éléments, et Dieu, remplis-  
« sant l'univers de sa voix sainte : Allez, dit-il,  
« enfants sacrés, dignes de la grandeur paternelle,  
« n'essayez pas de rien innover, ne refusez pas à  
« ma création votre ministère. Je vous enverrai  
« une effluve de moi-même, un être pur qui ins-  
« pectera tous les actes, qui sera le juge incorrup-  
« tible et redoutable des vivants ; la justice souve-  
« raine s'étendra jusque sous la terre, et chaque  
« homme recevra ainsi la récompense méritée. Et  
« alors les éléments mirent un terme à leurs  
« plaintes, et chacun d'eux reprit ses fonctions et  
« son empire (1). »

---

*Hermès trismégiste*, liv. III, fragments du Livre sacré.

Traduct. Ménard, p. 196.

## CHAPITRE V.

### L'INTERVENTION DU GOEL.

La tradition est rarement tout à fait mensongère, comme elle n'est jamais tout à fait véridique.

J.-J. AMPÈRE.

Nous venons d'exposer la doctrine égyptienne sur Dieu et le Rédempteur. Il nous faut maintenant, en faveur du texte de Job, insister sur un point que ces renseignements nous feront mieux comprendre.

Nous avons dit que c'est une perpétuelle coutume et comme un procédé d'école, dans la théologie égyptienne, de donner au même dieu des noms différents, selon le caractère et le rôle qu'on veut envisager d'une façon plus particulière. La personnalité divine, quoiqu'elle puisse paraître au premier abord morcelée en des types distincts, n'en persévérerait pas moins, sous chacune de ces formes séparées : nous l'avons établi par les textes les plus décisifs. Ces noms différents s'appliquaient à des phases et à des aspects divers d'une même vie ou à des concepts que l'analyse distingue, mais que la synthèse retient unis dans la

personnalité unique et la notion totale du même sujet.

Ce fait ne pouvant être l'objet d'aucune sérieuse contestation, j'arrive à un point plus particulièrement intéressant pour nous (1).

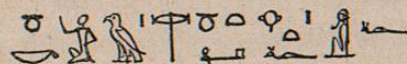
Le nom d'Osiris est réservé au dieu enseveli, jugeant les âmes, guidant les justes, les protégeant dans les sombres demeures d'outre-tombe, et punissant les coupables dans les gouffres d'Amma (2). Mais lorsqu'il se lève dans sa résurrection, comme le soleil, son nom est Horus. Horus, dans la forme mythologique de la doctrine, est appelé son fils, quoique les textes insistent à chaque instant sur l'identité absolue de la personnalité divine qui se manifeste sous ces deux aspects. Or, les inscriptions égyptiennes donnent au dieu

(1) Dans le texte égyptien cité page 96, nous avons vu le Dieu ressuscité comparé à une vierge mère qui donne naissance à un être nouveau. Ces métaphores, ces manières de dire, n'ont d'autre but que de montrer, sous des formes plus sensibles et plus saisissantes, un fait mystérieux qui échappe par sa nature à notre expérience et à nos conceptions. Nous avons là un exemple curieux de la manière dont se forment les mythes. Le retour fréquent d'une semblable formule amène les esprits à des précisions qui défigurent le dogme primitif. Il faut trouver un nom à cet enfant; il faut lui donner un rôle. L'imagination se met à l'œuvre. De là, tout une légende.

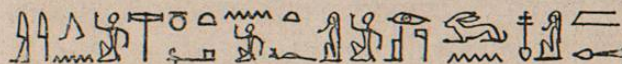
(2) L'enfer égyptien. Voir le texte égyptien, cité à la page 92, disant expressément qu'Osiris est le nom du juge des défunts. Cependant il faut ajouter encore que, dans chacune de ses fonctions spéciales, vis-à-vis des âmes, Osiris reçoit des noms particuliers. Il s'appelle Khent-Ament, Seigneur de Ro-sta, etc., etc.

qui ressuscite et triomphe le titre de *vengeur de son père* Osiris. C'est lui qui dissipe ses ennemis et assure son éternelle victoire.

Dans tout le Todtenbuch, et au chapitre 146 en particulier, cette formule revient sans cesse :



Je suis Horus, le vengeur de son père (1).



Je suis venu, j'ai vengé mon père, Osiris, l'être bon, le justifié (2).

« Je suis Horus, vengeur de son père : je suis venu, j'ai exterminé l'iniquité dressée sur mon père Osiris, j'ai massacré ses ennemis (3).

« Je suis venu, j'ai porté la vie triomphante à mon père Osiris (4). »

A un moment, les ennemis du dieu avaient eu le dessus et l'avaient fait mourir ; mais son invincible vengeur s'est dressé sur sa tombe, a terrassé ses adversaires et assuré la victoire du vaincu. Ce vengeur, c'est le dieu lui-même se réveillant du sépulcre, sous une forme nouvelle, et prenant

(1) Todtenb. 146, 8.

(2) 146, 11.

(3) 146, 15.

(4) 146, 25.

possession de cette seconde vie qui ne connaît plus la mort.

Ce qui était arrivé à Osiris se renouvelle tour à tour pour chaque défunt dont il était le type et le sauveur.

Le Todtenbuch dit de chaque âme :

*Elle fait les mêmes choses que son père Osiris* (1). Comme le dieu, en effet, tout homme succombe ; mais, comme lui, il ne fait que traverser les terres de la mort, pour arriver au pays de la vie. Nous l'avons dit : en descendant dans le sépulcre, le fidèle osirien prend le nom de son maître, partage ses épreuves et ses vicissitudes dans la traversée des demeures souterraines ; mais le divin vengeur se dresse sur son cercueil, dissipe l'iniquité qui a prévalu contre lui dans la mort. Le défunt sort comme Osiris de ces sombres régions, pour commencer la seconde vie qui ne connaît plus ni fautes ni douleurs (2).

En lisant le chapitre XV, 7, l'Égyptien rencontrait ces paroles qui expliquent tout le mystère de la vie terrestre et la catastrophe qui la termine :

(1) Todt. IX, 3.

(2) « Ceux qui sont dans le cercueil se réjouissent tous en voyant le fils d'Osiris renverser les ennemis de son père, quand il frappe les méchants. Viens, sois ressuscité, Osiris-Sapi, car sont renversés tes ennemis. » (Ces paroles sont prononcées quatre fois.) Manuscrit de la collection Anastasi. *Catalogue des mss. du Louvre*, p. 172.

« Mes membres se renouvellent à l'éclat de tes  
« beautés, comme tous tes fidèles ; car je suis un  
« de ceux qui furent tes favoris sur la terre. J'ar-  
« rive à la terre des siècles, j'aborde la terre de  
« l'éternité : *voilà ce que tu as voulu pour moi...*,  
« *ô mon maître ! que je sois ainsi que chaque*  
« *dieu !* » (1) Au verset 25, l'âme qui vient de  
quitter la vie, et qui échappe à la mort, s'écrie :  
« Le malfaiteur est abattu, lorsqu'il se dispose à me  
« frapper de coups sur la nuque. » C'est donc  
grâce à cette intervention divine que le défunt,  
comme son modèle et son sauveur, triomphe à  
cette heure suprême.

Plus tard, les mythologues égyptiens donnèrent même des aides à Osiris pour ce combat. Le livre de l'hémisphère inférieur représente, à la X<sup>e</sup> heure de la longue traversée des pays d'outre-tombe, au moment où va finir l'épreuve, quatre dieux de forme humaine, tenant chacun un arc et des flèches. La légende inscrite sur leur image explique ainsi leur rôle : « Ceux qui sont dans cette com-  
« position, avec leurs traits et leurs arcs, en  
« avant du dieu grand, lui ouvrent l'horizon  
« oriental du ciel. Ce dieu grand leur dit : *Choi-*  
« *sissez vos traits ; bandez vos arcs ; blessez pour*  
« *moi mes ennemis, qui sont dans les ténèbres, à*

(1) Le mot *dieu* doit être sans doute pris ici dans un sens large, celui d'ami de Dieu ou d'élu, comme dans les livres de Moïse, quand il est dit *Dii estis*, Vous êtes des dieux.

« la porte de l'horizon (1). » Ce combat se renouvelle pour chaque âme, et toujours intervient le dieu vengeur avec l'élite de ses esprits fidèles.

N'est-ce pas là l'explication la plus inattendue et le commentaire le plus naturel de ces paroles, que Job voudrait aussi graver sur un monument impérissable au-dessus de sa tombe : Je sais que mon vengeur est vivant, et qu'il se dressera le dernier sur la poussière.

Pour saisir toute l'analogie des croyances égyptiennes et des traditions sémitiques sur ce point important, examinons attentivement le sens et la portée de chaque mot dans ce texte précieux :

ואני ידעתי גאלי חי

Je sais que mon vengeur est vivant.

Et d'abord, précisons la signification du mot גאל. Dans l'ordre social, fort primitif, où vivaient les tribus errantes des pasteurs, comme parmi les Arabes qui promènent encore leurs tentes dans les déserts du Sinaï, aucune autorité sociale ne garantissait le juste châtement des meurtres dont les membres de la tribu pouvaient être victimes. En l'absence de pouvoirs publics, c'était à la famille de se faire justice. Une loi tradition-

(1) *Catalogue des manuscrits égyptiens*, le livre de l'hémisphère inférieur, p. 15.

nelle, dangereuse mais utile, et en tout cas ponctuellement observée, dirigeait ainsi l'ordre de ces revendications. C'était au fils de venger son père, par la mort du coupable ; et, à défaut du fils, ce devoir saisissait le plus proche parent. Or, dès le jour où un homme était investi de cette mission sacrée, il devenait le goël du défunt. Le pays le savait, et les traditions, toujours respectées comme l'opinion de ses concitoyens, l'encourageaient et le soutenaient dans l'exécution de sa tâche.

Il est facile de concevoir tout ce qu'a de redoutable une pareille institution. Des tribus entières sont encore décimées par cette fatale loi qui prolonge, pendant des siècles et à travers cent familles, des vengeances toujours inassouvies. Les têtes innocentes tombent et veulent être vengées à leur tour. Il est des heures terribles où l'on se demande quand est-ce que finiront ces hécatombes. Il y va quelquefois de l'existence de toute une tribu ! Aussi les voyageurs nous disent-ils, et nous l'avons appris nous-mêmes de la bouche des habitants du pays, qu'une panique profonde se répand sous toutes les tentes, à la nouvelle qu'on a rencontré dans le désert un homme tombé sous les coups des assassins. Ces redoutables revendications, dont les récits grandissent encore les dramatiques incidents, sont peut-être le seul frein assez fort pour contenir ces natures sauvages et

inflammables. Or, comme rien ne change en ce vieil Orient, tout porte à croire que, dès les temps les plus reculés, tel était déjà le goël, dans l'ordre social des plus anciennes races sémitiques. Mais, au-dessus de ce vengeur de la terre, il en était un autre, dont le rôle analogue était d'un ordre plus élevé. Ce vengeur, c'était Dieu lui-même, intervenant à l'heure de la mort pour fixer, dans un jugement suprême, le châtement des coupables et la récompense des justes. Comme le goël du sang, il prenait en main les intérêts du défunt jusqu'à ce que justice fût faite.

C'est bien là le caractère de ce mystérieux protecteur dont Job réclame l'assistance : *Je sais que mon goël est vivant*. Il peut compter sur lui, comme on compte dans sa tribu sur le goël du sang, qui venge, sans jamais faillir, la cause de l'opprimé : le divin vengeur se dressera sur son sépulcre, à cette heure suprême, et fera triompher son bon droit (1).

---

(1) Osiris entourait d'une telle sollicitude ses chers défunts qu'il poussait la complaisance jusqu'à envoyer ses serviteurs visiter le sépulcre de ses fidèles. Le papyrus 3283 l'indique nettement. « Dit par Osiris aux dieux de sa suite : Allez donc et voyez cette demeure du défunt ; qu'elle soit construite ainsi ; faites-le avancer au moment de sa naissance céleste avec vous ; respectez-le, saluez-le, car il est honorable. »

*Catalogue des manusc. égypt.*, p. 145.

Nous signalerons encore plus tard cette expression pleine de foi qui appelle le jour de la mort le jour de la naissance céleste. C'est le *dies natalis* de nos martyrologes.

Si jamais l'antique coutume du goël du sang prévalut chez les ancêtres des Égyptiens, lorsqu'ils n'étaient encore, comme les pères des Hébreux, qu'une tribu pastorale, il serait tout naturel d'attribuer au souvenir de cet ancien usage l'origine du rôle d'un vengeur dans la résurrection d'Osiris.

Nous avons signalé plus haut comment, par une métaphore, par la simple formule d'un langage toujours imagé et poétique, on avait pu passer rapidement de l'idée de la résurrection d'Osiris à celle de la naissance du dieu Horus, dans ce berceau qui fut la tombe de son père. Il y avait eu mort violente ; il y avait un fils : tout était donc préparé pour introduire dans le récit l'intervention du goël. Il n'y avait qu'un pas à faire, pour transformer Horus en vengeur. Ce pas dut être franchi rapidement, à cette heure où les doctrines et les traditions cherchent une expression plus en harmonie avec les idées dominantes et les mœurs de l'époque. Cette évolution était d'autant plus aisée que rien encore n'était sans doute fixé dans l'enseignement des écoles officielles. Nous aurions donc ici un exemple nouveau du rôle que peut avoir une métaphore dans l'histoire d'un mythe. En rapprochant la doctrine traditionnelle des faits au milieu desquels on vivait chaque jour, elle préparait lentement une légende et assurait bientôt sa prédominance dans une autre phase de la théologie. Cette forme plus vivante et plus dramatique

donnée à l'ancien récit, cette version plus en rapport avec les idées contemporaines, prenaient chaque jour consistance, s'accréditaient rapidement dans les textes et devenaient enfin le thème orthodoxe de tous les commentaires dont les théologiens, qui ignoraient son origine, entouraient plus tard ce point de leur enseignement (1).

Il est, dans l'histoire des doctrines religieuses, de ces moments décisifs ou un mot qui semble sans portée, pénétrant subrepticement dans l'exposition dogmatique, en défigure le caractère par une influence mystérieuse et irrésistible. C'est comme cette greffe qu'une main inconnue laisse dans l'écorce d'un arbre et qui en transforme bientôt tous les fruits (2).

---

(1) Horus serait donc, dans le sens sémitique du mot, le Goël d'Osiris. C'est peut-être même pour avoir l'intervention d'un vengeur que la personnalité du dieu qui meurt et ressuscite fut ainsi dédoublée en ces deux formes divines : Osiris et Horus. Osiris étant le modèle de chaque défunt, il devait lui aussi rencontrer son Goël, comme chacun de ses fidèles qui, en mourant, est sûr de trouver la toute-puissante intervention de son sauveur et de son juge, Osiris. Ce titre de *vengeur* de son père, qui accompagne toujours le nom d'Horus, répondrait donc exactement au mot *Goël* des langues sémitiques.

(2) Que de fois la doctrine chrétienne et la foi catholique auraient ainsi sombré sans retour au milieu des innovations que les hérétiques et les sectaires de tous les temps tentaient de faire prévaloir, si une autorité infaillible n'eût veillé sur elle et assuré son intégrité. Je ne sais rien de plus décisif pour établir la nécessité de ce magistère doctrinal que les variations incessantes des religions antiques. De loin et au premier abord, elles semblent avoir le moins changé, lorsque, au contraire, leur histoire n'a été

Pendant que les Egyptiens donnaient cette forme nouvelle au mythe osirien, de leur côté les Sémites développaient dans une autre direction leur doctrine du Goël. Par une métaphore tout naturelle, ce titre passait du vengeur du sang et du vengeur d'outre-tombe à tout protecteur d'une famille ou d'une tribu. Mais cette acception nouvelle restait, au point de vue de l'ancienne tradition, sans conséquence grave. Les Hébreux pouvaient, par exemple, employer le verbe *gaal*, en parlant de Dieu, lorsqu'il les ramenait d'Egypte, sans compromettre la notion du véritable Goël des âmes, qui doit se dresser sur la tombe pour venger le juste et terrasser le coupable. Cette application plus large, en se prêtant merveilleusement à l'interprétation du rôle nouveau que Jéhovah s'attribuait vis-à-vis de son peuple, demeurait dans les données de l'enseignement primitif. Il est même curieux d'observer qu'une allusion au jugement se trouve d'ordinaire dans les textes où l'auteur a préféré le verbe *gaal* pour désigner l'intervention divine. Il est dit, par exemple, au chap. VI de l'Exode, 6, lorsque Dieu se lève pour arracher Israël, son enfant d'adoption, des mains de ses

---

qu'un perpétuel changement. Partout, en effet, se manifeste ce mouvement insensible qui entraîne tout sur sa route, transformant et modifiant sans cesse les idées et le culte d'après des lois dont il ne sera peut-être pas impossible un jour de trouver la formule.

tyrans : Je suis l'Éternel, je vous retirerai du joug égyptien ; je vous délivrerai de leur servitude : je vous vengerai **גאלתי** en étendant mon bras **בשפטים גדלים** dans de grands jugements.

Cette expression revient plus tard, quand Dieu annonce qu'il ramènera son peuple de la captivité de Babylone (1).

Dans ces circonstances décisives, Dieu se montrait pour la nation entière ce qu'est pour chacun le rédempteur, en cette suprême détresse de la mort qu'aucune autre infortune ne saurait égaler.

Si nous avons donc bien compris la doctrine égyptienne, l'homme peut compter, après son dernier soupir, sur l'intervention et le secours d'Osiris, qui sauve les défunts, les protège contre leurs ennemis, récompense leurs vertus et venge dans un jugement sans appel les injustices dont ils furent victimes. Ainsi autrefois Osiris avait été sauvé et vengé par cet autre lui-même que la forme mythologique de la doctrine appela son fils.

C'est bien là toute l'espérance de Job. Lui aussi croit que sur sa tombe se dressera un vengeur puissant, qui réduira ses ennemis au silence et fera triompher son droit.

Les tribus sémitiques et les vieilles races des bords du Nil auraient donc partagé la même foi et mouraient dans les mêmes croyances. Mais les Sémites

(1) Isaïe, XLIII, 1 ; XLIV, 22 ; XLVIII, 20, etc...

demeurèrent plus longtemps étrangers aux combinaisons mythologiques, qui envahissaient peu à peu les temples et les esprits au pays de Misraïm. Quoiqu'on ait abusé de ce fait pour justifier des théories chimériques, il n'en faut pas moins constater que certaines tribus de Sem échappèrent toujours au courant qui entraînait partout ailleurs les esprits et les doctrines vers les formes du mythe.

L'autorité des anciennes traditions et l'influence prépondérante que conservaient chez ces peuples les enseignements primitifs, le respect des formules tombées de la bouche des aïeux, contribuaient pour leur part à écarter ce péril. Les sages, qui prennent tour à tour la parole dans cette longue discussion dont se compose la plus grande partie du livre de Job, font sans cesse appel à l'autorité et à l'enseignement des anciens.

Interroge les générations passées,  
Écoute la sagesse de leurs pères ;  
Car nous sommes d'hier et ne savons rien.  
Nos jours passent comme l'ombre sur la terre :  
Mais eux vont te parler et t'instruire,  
Ils puiseront ces leçons dans leur cœur (1).

Je vais t'instruire, écoute-moi :  
Je raconterai ce que j'ai vu,  
Ce que les sages m'ont appris,  
Et m'ont transmis comme un héritage de leurs pères ;  
Ces hommes qui seuls occupaient la terre,  
Et nul étranger n'était admis parmi eux (2).

(1) Job, VIII, 8-10.

(2) Job, XV, 17-19.